

Conférence du Général Vézinet

Dans le cadre de l'année LECLERC, et également de la campagne de lancement de la Fondation LECLERC, dont les buts ont été exposés dans le numéro 298 de CARAVANNE, et à l'occasion du Rassemblement organisé récemment par l'Amicale de l'ORNE, le Général VEZINET a prononcé la très brillante conférence que vous trouverez ci-dessous :

LECLERC : L'homme d'un destin

Permettez moi, d'abord, de vous dire que si je suis heureux et fier de me trouver aujourd'hui parmi vous, pour vous parler du général LECLERC, je ne dissimule pas combien cette entreprise est redoutable. Dans cette ville d'Alençon où il avait des attaches familiales, qu'il avait libérée un matin d'août 1944, beaucoup d'entre vous l'ont sans doute approché ou personnellement connu. Vous savez tous, ce qu'il a fait pour la France, pour la Normandie, pour Alençon à des heures de malheur et de deuil, pour la patrie.

Votre présence ici prouve que vous avez gardé une grande fidélité à sa mémoire. Pour être à l'unisson, je vais donc essayer de vous présenter un portrait de LECLERC avec toute la ferveur et toute la fidélité qui sont dues à son immense et attachante personnalité.

Mesdames, Messieurs,

Il y a plus d'un quart de siècle, le 28 novembre 1947, le général LECLERC trouvait la mort dans un accident d'avion, à 90 km au nord de Colomb Béchar, en Afrique du Nord. Ainsi disparaissait à 45 ans, le héros d'une prodigieuse épopée de la France Libre, devenu l'un des généraux les plus prestigieux de l'histoire militaire française.

En 1940, il est, comme il l'écrit lui-même : « sorti de France la rage au cœur et non pas vaincu ». Alors commence « dans l'honneur et par la Victoire » selon la belle formule de l'Ordre de la Libération, la merveilleuse odyssée qui le conduit du Tchad à Hanoï, en passant par Koufra, le Fezzan, la Tunisie, Alençon, Paris, Strasbourg, Berchtesgaden et Saïgon ; Ici dans cette Normandie où il prit pied en 1944 et sur les lieux d'une de ces belles victoires, est-il nécessaire de retracer ses campagnes glorieuses ? Attendez-vous de moi mes chers camarades, anciens de la 2ème D. B. de Normandie, que j'expose vos faits d'armes ? Vous avez chacun là-dessus, vos souvenirs et vos témoignages, je ne pourrais que rappeler des faits ou des événements connus. Je crois, que 25 ans après la mort de notre Chef, il y a mieux à dire que d'évoquer sa mémoire en termes d'anciens combattants. Il semble que nous avons maintenant le devoir de donner de sa personnalité, la pleine et profonde signification que l'histoire et la légende ont dégageé de sa gloire.

Comme beaucoup d'entre vous, j'ai été le modeste témoin de quelques moments de sa vie. En remplaçant certains souvenirs dans la perspective générale que nous gardons de sa mémoire, je voudrais bien imparfaitement je le crains, tenter de montrer : Pourquoi ? et Comment ? Philippe Leclerc de Hauteclouche a été l'instrument privilégié d'un destin hors série. C'est donc sur le portrait, en quelque sorte "en dedans", de l'homme et du chef, que je vais essayer de mettre quelques touches.

"Il ne vous arrivera jamais d'autres événements que vous même" a dit Nietzsche. L'événement de LECLERC fut une suite de faits historiques de caractère héroïque et sublime. Voyons donc, qui était l'être de cette réalité.

Ont a beaucoup écrit sur le général LECLERC et on pourrait penser que tout a été dit. Sa figure a été nettement dessinée, elle a été comparée à celle de Bayard, de Turenne, de Hoche. L'histoire et la légende se sont unies pour l'auréoler du halo du merveilleux. Le symbole de sa vie est un pur joyau du patrimoine de notre pays. Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de rappeler que sa mémoire est l'objet d'un véritable culte. Le soldat, le chef, a semble-t-il, sa statue achevée. Aux yeux de beaucoup sa silhouette personnelleifie l'élégance physique et morale.

Cependant certains estiment que LECLERC est présenté comme un modèle trop parfait. D'aucuns s'en irritent ou s'en montrent découragés. D'autres ne voient en lui qu'un capitaine de cavalerie, escadronnant à la tête de ses colonnes. Cette image d'Épinal est trop simple, trop sommaire, trop épurée pour n'être pas simpliste. Elle ne rend pas compte de toutes les dimensions de son extraordinaire personnalité. Son prestigieux panache, si pur, si dépouillé d'ostentation et de tapage, cache le reste qu'il faut découvrir.

Certes, il a sans doute été ce chevalier des temps modernes, si séduisant, et il y avait en lui un côté "archange saint Michel" qui suffirait à sa gloire.

"Phare des vertus françaises" a-t-on dit aussi, c'est exact, mais on n'a pas suffisamment montré d'où venait et de quoi était faite sa lumière.

En lui, sous le chef, l'homme était toujours présent et derrière il y avait Dieu. On ne comprendrait rien à LECLERC si on ne mettait au dessus de tout sa foi chrétienne. Pour tout ce qui le concerne "à la base de tout il y avait la foi", la foi en Dieu et comme des dérivés et des compléments, la foi patriotique et l'action humaine. On peut dire qu'il avait conscience que la meilleure façon d'être chrétien est d'assumer tout l'humain et d'en exploiter toutes les possibilités. Il l'a d'ailleurs magnifiquement démontré. Il était un bloc de certitude agissante et la mystérieuse combinaison de ses motivations, de sa volonté, de sa perspicacité, lui a permis de sublimer sa vie et ses actes. C'est au fond, dans son caractère, que se trouve la clé de son exceptionnelle destinée, et ce caractère tient pour l'essentiel dans trois maîtres mots, qui fréquemment antinomiques, étaient chez lui complémentaires : lucidité, sincérité, charité, sincérité, oui, mais désintéressée, altruiste et sans aucun sectarisme, lucidité au profit du bien commun, charité dans son sens évangélique, et non pratique dévoyée en "artisanat" du bien, en alibi de la bonne conscience, comme c'est le cas souvent.

Il s'ensuivait de sa part une certaine méfiance à l'égard de l'intelligence et des jeux de l'esprit, comme favorisant ou engendrant le doute, l'indécision, et comme propres à détendre les ressorts de la volonté.

Or chez lui, tout était volonté. Doué d'une puissance de méditation et de réflexion hors du commun, il ne se laissait distraire par rien pour arriver au but qu'il s'était fixé. Aucun obstacle ne l'a jamais arrêté. Sa fougue assurée dans l'action était le trop plein d'une pensée profondément mûrie, mettant en pratique l'axiome de Hoche : "La réflexion prépare, la foudre exécute..."

Si la légende et même l'histoire n'ont tendance qu'à retenir sa lumineuse simplicité, ceux qui l'ont connu et servi savent bien que c'est à sa richesse humaine, si dense, si impressionnante qu'elle paraissait au-dessus de la commune mesure, qu'il faut recourir pour rendre compte de sa personnalité.

En lui, la foi et la charité du chrétien, la noblesse du gentilhomme, la droiture d'action du soldat, la bonté et le désintéressement de l'homme s'amalgamaient et se valorisaient pour lui donner cet ascendant et cette présence qui lui ont si souvent, aux heures de doute, donné à nos yeux le visage de l'Espérance.

Dès qu'il paraissait, son énergie frappait, son rayonnement prenait une densité palpable. Devant lui, impossible de rester indifférent. Qu'il soit calme ou emporté, gai ou furieux, tendu dans l'action ou ouvert dans la chaude intimité d'un cercle restreint, il paraissait exercer une domination naturelle sur les hommes et les faits.

Par exemple, je me rappelle un jour de manifestation de rues à Tunis, où sortant de la Maison de France, il se présentait, sans dire une parole, devant un orchestre jouant l'Internationale et précédant un cortège brailleur. Soudain l'orchestre se tut, en désarroi le cortège s'arrêta et, après quelques secondes de silence, s'éleva puissante et irrésistible, la Marseillaise.

C'est dans des circonstances comme celle-là qu'on percevait combien sa personne irradiait une atmosphère à quoi rien ne résistait. Et l'étonnant, c'est que ce rayonnement était naturel, humble, presque discret.

Ce grand nerveux commandait calmement. Il se montrait impatient, emporté devant l'obstacle, la bêtise, la mauvaise foi et il souffrait de la laideur et du septicisme, mais il conservait en dépit de tout la faculté de méditer et de décider sereinement, ainsi que le sens le plus haut de l'humain. Il n'était ni méprisant, ni désobligeant ; il était bon. Capable d'une injustice comme les êtres forts, pour le bien du service ou pour se défaire des incurablement faibles, il était incapable de méchanceté. Un des signes de son influence extraordinaire c'est que, près de lui, on se sentait meilleur et plus courageux.

Les petits, les humbles de sa Division ne s'y sont pas trompés qui l'ont vénéré, car venus du peuple, ils avaient comme le peuple, un sens infailible pour reconnaître la vraie charité ; lorsqu'il a le bonheur de la trouver dans la droiture et la grandeur alors qu'il suit le guide. Et c'est ce qui explique que très nombreux sont encore ses anciens soldats qui sont conscients de lui devoir leur idéal, leur assurance, leur réussite dans les luttes pacifiques de la vie.

Les emportements de LECLERC n'humiliaient pas, ne paralysaient pas ceux qui en étaient la cause. On sentait bien qu'ils étaient l'explosion d'une passion contenue et qu'il cherchait à communiquer. Ils éperonnaient au contraire parce qu'ils visaient à obtenir des autres, physiquement et moralement, le dépassement de soi, l'élévation de la personne.

Quel merveilleux support pour les faibles et les incéds que nous étions tous ! Quelle invitation à se surpasser lorsqu'on savait qu'on pouvait se fier à son énergie à la lucidité de ses décisions, à son souci des hommes, à son génie de chef qui le portait toujours au point le plus exposé dans le moment le plus critique, et dès lors qu'on constatait que son énorme tension était capable de faire céder, non seulement les hommes et les événements, mais même en lui, la maladie !

Ce fut le cas un jour au désert, où malade, couché dans un trou de sable sous un abri de fortune, avec plus de 40° de fièvre, il prit l'avion pour aller diriger à 200 km l'attaque d'un poste parce que les nouvelles que je lui en donnai ne le satisfaisaient pas. Le médecin essaya de lui interdire le départ ; rien n'y fit. Il fallut le hisser dans une

voiture d'abord, dans l'avion ensuite ; il ne le pouvait pas seul. Quelques heures après, il revint à la base, léger détendu, heureux. Le poste italien avait été pris en sa présence, grâce à ses ordres personnels. Le médecin constata stupéfait qu'il n'avait plus la moindre fièvre.

Il était visible que ses colères les plus excessives servaient à le cuirasser contre ses sentiments de bienveillance et contre sa véritable bonté. Elles étaient d'ailleurs suivies de manifestations émouvantes d'humilité qui ressemblaient beaucoup à une mortification volontaire imposée à sa nature dévorante.

On peut se demander s'il aurait été LECLERC, s'il aurait fait ce qu'il a fait, s'il n'avait pas eu ce tempérament de feu qui était son tourment, qui aurait dû être sa faiblesse, mais qu'il transforma en force et dont il fit un incomparable instrument d'autorité.

En voici un exemple : pendant la campagne de Tunisie, il avait bluffé les Anglais sur les effectifs venant du Tchad et sur ses ordres, j'avais, à la tête d'un bataillon, pris les dispositions pour relever en 1ère ligne une brigade écossaise. L'affaire s'était mal engagée. J'avais été retardé dans mes mouvements par le chef d'ETAT-MAJOR du Maréchal Montgomery, en personne. La nuit venue ne m'avait pas permis d'inspecter à fond, les positions étrées sur une dizaine de kilomètres sur lesquelles j'avais laissé mes unités après le départ des Ecossais.

Le lendemain matin, au jour naissant, au moment où je quittais mon poste de commandement pour aller approfondir ma reconnaissance, le général LECLERC me rejoignit et me demanda de lui exposer la situation de mon bataillon. Je ne pus le faire que très sommairement et j'essayais ce matin-là - passez-moi cette expression - la plus formidable engueulade de ma carrière.

Définitivement qualifié de bon à rien, d'incapable, je le quittais sur une dernière invective et me rendis en ligne. A mon retour au P.C., deux heures après, je retrouvais le Général qui visiblement m'attendait en faisant les cent pas. Il s'avança souriant à ma rencontre et me dit : "Vous devez dire que je suis le dernier des salauds". "Je ne le dis pas" lui répondis-je. Il ajouta en me donnant une bourrade amicale sur les épaules : "Vous ne le dites pas, mais vous le pensez, c'est vrai que j'ai un caractère impossible, mais si vous saviez les efforts que je fais tous les jours pour me corriger..." Puis, cordial, ouvert se laissant tomber sur le sol, il ajouta : "Asseyez-vous là, bavardons"... J'en restai saisi et subjugué d'autant plus qu'il m'expliquait que cette mission semblant démesurée, ne l'était pas puisqu'elle avait réussi...!

Ce fait peut être évoqué à l'appui d'une autre de ses vertus. Très exigeant pour lui et pour tous, il avait besoin de donner sa confiance, tant à ses chefs qu'à ses subordonnés. Comme la confiance est un sentiment à double courant il avait un non moins grand besoin d'obtenir la confiance.

A ce propos, il faut rappeler ici sa loyauté jamais démentie envers le général DE GAULLE. Pour lui, de Gaulle était la personnification de sa foi patriotique. Je crois qu'on peut dire qu'il y avait dans cette loyauté un attachement de principe de même nature que celui de ses ancêtres pour le roi.

A plusieurs reprises, au moment où les dés étaient jetés pour une opération décisive, il se montra soucieux de ce que pouvait en penser le général de Gaulle. Sur une de mes remarques, un jour au Tibesti, lors du départ pour la traversée définitive du désert, il me répondit : "Je sais bien qu'il me fait confiance, mais j'aimerais bien avoir de sa part un mot d'encouragement".

La confiance, il l'a obtenue de ses subordonnés et de quelle magnifique façon ! La Division était une équipe et quelle équipe !

C'est un poète, Jean Cocteau, qui, parlant de la 2ème D.B. écrivait : "Cette équipe ne voit que d'un œil et ne bat que d'un cœur. Elle adopte l'âme du Chef jusqu'à l'être et à l'épanouir autour de sa personne à la manière des ondes". Et de LECLERC il ajoutait : "Ce héros modeste réussissait le tour de force d'être une haute solitude et une foule enthousiaste".

Haute solitude du chef, foule innombrable qui en est le reflet dans un climat de confiance, n'y-a-t'il pas là l'illustration de la pensée de Montesquieu lorsqu'il écrivait en substance que pour faire de grandes choses, il fallait être à la fois, au-dessus des hommes, mais aussi avec eux.

Cette confiance, une fois donnée, l'amenait parfois à couvrir ses subordonnés et à prendre à son compte leurs initiatives et à couvrir leurs actes, de la manière la plus catégorique et dans les circonstances les plus délicates.

J'ai les meilleures raisons de savoir que ce fut le cas entre Guemar et Grussenheim, fin janvier 1945, - et s'il y a ici des anciens du G.T.V. ils peuvent s'en souvenir - où j'avais été envoyé en renfort du 2e Corps d'Armée de la 1ère Armée Française. Après un grave différend avec les chefs de la 1ère Armée sur la manière d'engager les blindés, qui m'amena à refuser d'exécuter un ordre, à mon appel, il n'hésita pas à mettre dans la balance tout son prestige pour défendre un point de vue, qu'au mépris le plus formel de la discipline, j'étais seul à soutenir contre toute la hiérarchie de la 1ère Armée. Qu'il me soit seulement permis de vous dire ici que pour forcer la décision, il donna dans cette affaire, à tout un aéropage de généraux, la plus haute leçon de commandement avec la lucidité et la tranquille fermeté qui sont la marque des plus grands chefs. Et comme toujours, le succès suivit...

Nul n'ignore l'épopée qu'il a conduite et de quelle fulgurante façon, mais certains veulent voir précisément ses limites dans cette manière si simple qu'elle paraît à leurs yeux élémentaire. Or, il était bien plus qu'un meneur de chevauchée. Tacticien hors de pair, il était aussi un remarquable stratège. Les marches sur Paris et sur Strasbourg arrachées par une habile ténacité aux hésitations du commandement américain, les campagnes de réoccupation de l'Indochine le prouve surabondamment.

Les documents sur la façon dont il a conduit et employé ses soldats attestent que LECLERC a toujours provoqué les ordres ou les a anticipés et, qu'après avoir choisi ses missions, il a imposé ses vues et son but. Des exemples nombreux que je n'ai pas le temps de vous citer, montrent qu'il en a agi ainsi tant envers de Gaulle que vis à vis du commandement américain. C'est avec justesse qu'il a pu dire un jour au colonel de Guillebon : "Tout ce que j'ai fait de grand dans ma vie, je l'ai fait en désobéissant...!".

LECLERC n'était pas un de ces théoriciens glacés qui impressionnent d'autant plus qu'ils sont plus abstraits. Chez lui le stratège avait une âme. Il n'était pas de ceux qui mesurent l'importance du succès au chiffre des tués. Au contraire, ménager du sang de ses hommes, jamais sans doute, des succès aussi grands que les siens n'ont été obtenus avec moins de pertes. Il savait que sur la carte où il arrêtait ses manœuvres, il y avait les troupes qui iraient au sacrifice, et que sous la même carte il y avait des populations qui souffraient et qui mouraient.

Pour illustrer mes propos, je voudrais évoquer un épisode qui vous paraîtra, je le pense, particulièrement significatif.

C'était au début de janvier 1945. La Division se trouvait en Lorraine dans la région de Sarre-Union. Le Général apprend que les Américains ont décidé d'évacuer Strasbourg et l'Alsace pour raccourcir la ligne du front et s'appuyer sur les Vosges.

Il m'envoie sur place voir ce qui se passe. A partir de Saverne, je constate que des Américains relient les lignes téléphoniques et qu'un début d'exode est en cours. Dans Strasbourg les habitants que je rencontre sont apeurés ; le Général Schwartz, faisant fonction de Gouverneur, me reçoit dans un palais vide, où il se trouve seul, désespéré sans renseignements, sans ordres, sans moyens.

Dès mon retour auprès du général LECLERC, après avoir écouté mon compte-rendu, il dicte une lettre pour le général de Gaulle et il me charge de la porter à Paris dans la nuit. Arrivé chez le général Juin à 5 heures du matin, nous allons la remettre au général de Gaulle à 8 h. Ce dernier, déjà au courant des intentions du commandement américain avait demandé à Churchill de le rejoindre à Versailles au quartier général d'Eisenhower.

Effectivement, au cours de cette réunion, le général obtint que l'ordre d'évacuation soit rapporté.

Dans sa lettre, le général LECLERC énumérait de très forts arguments politico-stratégiques contre la décision d'évacuation de l'Alsace, et puis en désespoir de cause il écrivait : "Si cet ordre est vraiment donné un jour, nous n'avons qu'une chose à faire, la Division toute entière doit passer en Alsace et se faire tuer sur place, jusqu'au dernier homme, pour sauver l'honneur de la France".

Je me rappelle bien à cette occasion, sa peine, son angoisse même au sujet du sort de Strasbourg qu'il avait libérée, mais aussi, ensuite, sa joie d'avoir contribué à empêcher une décision aussi manifestement aberrante sur tous les plans.

J'ai parlé du sens de l'humain du général LECLERC. Si j'en avais le temps j'aimerais mettre l'accent sur son sens social et vous parler de ce souci qui, par exemple, le faisait en 1945 s'informer sur les idées et les sentiments de la classe ouvrière.

Après un contact que le R.P. Minery et moi, nous avions pu lui ménager avec un prêtre-ouvrier et des chefs syndicalistes, je fus frappé par son besoin de comprendre, de sentir, et, parce qu'il était convaincu qu'il doit exister des conditions matérielles à la vie spirituelle, de son besoin de tenter une impossible synthèse entre la finalité du spiritualisme qui l'animait et celle du matérialisme que professaient nombre d'autres hommes qui venaient de mener en commun le même combat pour la Patrie.

Comment maintenir, après le danger, l'union de "ceux qui croyaient au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas" comme l'écrivait un poète dans le même moment. Rassembler, Unir, était son obsession de tous les instants. Près de lui, on prenait nettement conscience d'une idée alors nouvelle que c'est bien la communauté des hommes qui fait la patrie...

Il me faudrait aussi vous raconter comment, en 1947, en Algérie, en réaction contre l'étalage vaniteux d'une réussite matérielle un peu insolente, il jeta la consternation et l'embarras en demandant aux notables d'un village : "Et maintenant, montrez-moi ce que vous avez fait pour vos travailleurs indigènes" !

Ayant la préoccupation de l'humain, du social, il ne pouvait pas ne pas avoir un sens politique avisé. Il le monta bien pendant son séjour en Indochine par ses vues sur la solution du problème et par sa tentative d'une coopération

avec le Viet-Minh qui pouvait déboucher sur un avenir de rapports franco-vietnamiens fort différent de celui que vous connaissez. Ho Chi Minh lui en garda une respectueuse estime qui se traduisait pendant la conférence de Fontainebleau, par d'étonnantes visites solitaires que ce vieux révolutionnaire venait lui faire à l'Hôtel Continental où LECLERC avait établi son E.M. après son retour en France.

On ne peut pas oublier qu'après avoir préconisé une politique libérale en Indochine, il a écrit, entr'autres dans un rapport de fin de mission : "Dans une telle situation, la solution complexe et probablement longue à venir, ne pourra être que politique. En 1947 la France ne jugulera plus par les armes un groupement de 24 millions d'habitants qui prend corps et dans lequel existe une idée xénophobe autant que nationale".

Je peux aussi vous dire combien étaient frappés du plus haut sens du possible et du souhaitable, les conditions qu'il mettait à son retour à Saïgon en qualité de Haut-Commissaire. Le Gouvernement qui lui proposait le poste, en janvier 1947, n'accepta pas ces conditions. Elles étaient sans doute trop prophétiques. En tout cas on peut affirmer que vis à vis de l'Indochine les idées de LECLERC étaient en avance sur son temps et que ses vues allaient à contre courant de la politique des gouvernants de l'époque. L'histoire a déjà prouvé que LECLERC une fois de plus avait vu juste.

Cette circonstance le mit en relations avec M. Léon Blum, alors Président du Conseil. Ces deux hommes si dissemblables sympathisèrent. Lorsque LECLERC mourut, Léon Blum écrivit : "Ce qui frappait en lui, c'était la simplicité, la franchise, la droiture, une sorte de noblesse parfaitement modeste et ce courage dans le bon sens qui s'égalait, chez les hommes d'action, aux plus hautes qualités de l'esprit".

Dans ses dernières fonctions d'Inspecteur des forces terrestres, maritimes et aériennes en Afrique du Nord, le général LECLERC épanouit encore ses qualités en élargissant ses connaissances mais des difficultés se produisirent dans les contacts avec les cadres de l'armée d'Afrique. Elles étaient dues à la jalousie, à une certaine incompréhension, à des rancunes même de la part de quelques uns de ses pairs.

Un jour, à Tunis, où il avait senti que son entretien avec les officiers de la garnison n'avait pas accroché cédant à un moment de découragement, avec une humilité émouvante il me dit : "Je ne serai jamais un grand chef, je suis trop jeune, je ne suis pas éloquent et je ne sais pas déguiser ma pensée".

Et pourtant, il connaissait sa valeur et ses capacités. Mais dans un rôle d'Inspection, sans responsabilités, il se sentait désarmé dès lors qu'il ne pouvait pas faire passer sa volonté dans un ordre ou traduire sa détermination par un engagement personnel.

Par devoir, il se préparait à tenir avec éclat les plus hauts postes auxquels il n'aurait pas manqué d'accéder. Il en était particulièrement digne. Je peux témoigner qu'il avait un sens extraordinaire du beau, du noble, en somme de ce qui était à sa mesure, comme l'était l'idée élevée qu'il avait de son devoir envers le pays. Il aurait encore rendu les plus immenses services. Plus on étudie son existence plus on le découvre plus grand et plus complet. Supérieur à sa

condition militaire. Aucune tâche ne l'a dépassé, il a dominé de très haut les problèmes auxquels il a été confronté.

Alors on se prend à rêver... s'il avait vécu...?

Les romantiques ne pourront peut-être s'empêcher de rappeler le mot de Chateaubriand : "Pour mourir beau, il faut mourir jeune", et après Péguy, caresseront que la vie brève est un bienfait de Dieu et la longue vie la richesse sans gloire de ceux qui n'ont pas osé.

Mais nous seront tous d'accord pour estimer que, pour l'art militaire, pour la gloire des Armées, pour la mystique de la patrie, pour le service du Bien commun, pour l'honneur de l'Homme, la vie de LECLERC est une prodigieuse réussite.

Que me reste-t-il à vous dire ? Peut-être, à propos de l'accident dans lequel il a péri, au bout d'une trajectoire éblouissante, est-il bon de faire justice des insinuations d'imprudence, de témérité qui ont été émises ici et là ?... La vérité c'est que LECLERC prenait normalement plus de risques que le commun des mortels. Il avait d'ailleurs amplement démontré que, selon le mot de Camus "les plus grandes réussites sont toujours du côté des plus grands risques".

Mesdames, Messieurs, LECLERC fut l'homme d'un grand destin, parce que la lucidité dans le domaine de la pensée, l'opiniâtreté dans celui de l'action, lui permirent après avoir dégagé et simplifié l'essentiel, de s'y consacrer tout entier et de marcher avec une constance inflexible vers le but qu'il s'était fixé. C'est là, la définition même du génie donnée par André Malraux : "Les choses capitales sont simples, le génie c'est d'isoler l'essentiel". Il s'ajoute au génie de LECLERC, pour transcender ses actes, une incomparable grandeur spirituelle qui explique son exceptionnel rayonnement.

En effet, s'il se dégage de sa vie un si grand et si noble exemple c'est qu'on y trouve réunis, la force d'âme et l'amour du bien ; en d'autres termes : l'éthique des Anciens et les vertus chrétiennes. Il appartenait à ce très petit nombre de privilégiés qui ont reçu des faveurs charismatiques et qu'on peut juger sans faire intervenir des éléments sublimes. En langage plus simple, peut-on à son propos évoquer la chance ? Certainement pas. Chacun se trouve sa chance qu'en lui-même. Il faut la mériter. Elle n'est jamais gratuite.

Celle de LECLERC, et qu'il a prématurément payée de sa vie ce fut la volonté et l'art de surmonter tous les obstacles, mais aussi et surtout, le don de susciter la foi et l'espoir, contre toutes les raisons de douter et de renoncer.

Si je viens de vous parler, autant et même plus avec les sentiments du cœur, qu'avec la rigueur de l'esprit, de ce chef qu'on ne pouvait pas ne pas admirer, c'est qu'il s'agissait d'un homme que personnellement je n'ai pas pu ne pas aimer.

Général VEZINET
8 Avril 1973